1re année. N° 5. 1er Février 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS
EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Février 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n05bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 5. 1er Février 1920

Rédacteurs MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny.

SOMMAIRE

Du Luxembourg au Louvre.
Les briques du Musée de Dalheim.
Au Salon des Indépendants.
Un exemple à suivre.
M. Clemenceau, amateur d'art.
Les disparus : Le retour de la conférence.
Nos richesses d'art et la guerre.
Le cours de la rue Madame.
La curiosité...
Les Ventes futures.
Ici...
...et ailleurs.
Les derniers moments de Renoir
Paroles.

Du Luxembourg au Louvre

Un tableau fameux, et qui l'est justement, vient d'entrer au Louvre. Il en a quelque peu forcé les portes. Une sourde mais ardente cabale s'opposait à son achat. On en disait le prix trop élevé; on en contestait même l'intérêt.

Mais la toile où l'on sait qu'un maître a voulu définir les éléments de sa carrière et résumer sa vie, la toile qui est sa confession, n'a-t-elle pas droit à la place d'honneur, quand le maître est Courbet et l'œuvre l'*Atelier*?

*

Les vieilles colères n'étaient pas apaisées. Courbet, sans doute, fut un doctrinaire assez obtus et fort tapageur. En bon primaire, il tranchait du « penseur » ; il croyait posséder les vérités définitives : il était peu intelligent. Mais, devant la nature, un lumineux génie de peintre s'éveillait en lui, libéré d'un coup des théories, naïf, sincère et sensible.

L'*Atelier* en témoigne. Le peintre y égale les plus grands, si le « philosophe » s'y révèle ingénument puéril. Courbet disait : « Mon *Enterrement d'Ornans* est en réalité *celui* du romantisme et de l'idéal » — ce qui n'était point déraisonnable. Il ajoutait : « Le réalisme est par essence l'art démocratique » — et l'*Atelier*, par toutes les intentions qu'il atteste marque en effet un « moment » de

notre histoire morale. En même temps qu'une juxtaposition de splendides morceaux, il est un document. Sa place était bien au Louvre.

*

L'erreur des Musées nationaux est de ne l'avoir acheté qu'en 1920. C'est en 1855 qu'ils devaient l'accueillir. Courbet, il est vrai, était alors en pleine disgrâce : les mêmes hommes le condamnaient qui, vingt ans auparavant, conspuaient Delacroix, pour refuser vingt ans plus tard, à Manet, à Claude Monet, à Cézanne, à Renoir, l'accès de nos musées. Mais l'Etat doit-il intervenir dans les querelles d'école?

Mal conseillé, marchant d'un pied tardif dans la voie qu'ouvrent les novateurs, il redoute l'originalité. Les audaces lui sont suspectes. Par timidité, par prudence, il se fait exclusif et tyrannique, favorisant jusqu'à l'excès les uns, ennemi délibéré des autres. Le Luxembourg acheta quinze Carolus Duran pour un Monet. Il s'est trompé : le fait n'est pas grave. Le problème n'est point dans nos préférences.

Ne déplorons pas qu'on fasse de mauvais choix, mais seulement qu'on fasse un choix. L'impartialité suffit à sauvegarder l'avenir. A côté des soigneuses calligraphies de l'Ecole, que l'Etat place les œuvres jeunes et personnelles : il aura fait ce qu'il doit. C'est dans ses propres dépôts qu'il aurait dû trouver la *Famille* de Degas et l'*Atelier* de Courbet qu'il achète aujourd'hui, réparant les fautes passées.

*

La méthode qu'appliquent nos musées nationaux a fait faillite. Son impuissance et, qui pis est, sa nocuité, sont démontrées. Hasardons une proposition, dont la témérité nous apparaît pourtant : changeons quelque chose en France.

Répudions cette méthode. Cessons de nous ériger en juges et surtout en prophètes. Faisons crédit aux recherches nouvelles, dussent-elles, dans la suite, frustrer nos espérances. Affectons, pour nos achats d'art contemporain, une indifférence supérieure : le temps prononcera.

Quelques-unes des œuvres — les élues — triompheront de l'épreuve : elles entreront dans les galeries nationales. Les autres, — les réprouvées — signées de noms parfois notoires, s'en iront dans

les poudreuses « réserves » où les ensevelira l'oubli, qui rectifie les jugements des hommes.

*

Une sage précaution faisait du Luxembourg la chambre d'examen, l'asile transitoire où les artistes contemporains devaient subir l'interrogatoire du temps : véritable dépôt alimentant le Louvre. Le législateur voulait, par ce moyen, obliger la raison critique à reviser les arrêts de l'enthousiasme, épargnant au Louvre de cruelles déceptions.

Nous avons changé tout cela. Le Luxembourg, où l'on voudrait que tous les artistes originaux fussent représentés d'une manière expressive, n'est qu'un salon privé qu'occupe une compagnie jalouse. Et le Louvre, victime d'un aveuglement coupable, couvre d'or à la fin, longtemps après la mort des maîtres, les toiles que, de leur vivant, bafouaient les hôtes du Luxembourg.

C'est un système : ce n'est pas le bon.

GUILLAUME JANNEAU.

Les briques du Musée de Dalheim

Ceci n'est pas un conte.

Malgré la situation difficile où elle se trouve, l'Allemagne, comprenant l'intérêt national qui s'attache au développement de l'art, voulait récemment construire à Dalheim, faubourg de Berlin, un musée d'art asiatique.

L'édifice devait être en briques. L'on amena peu à peu les matériaux à pied d'œuvre. Puis l'architecte arriva pour commencer les travaux. Mais, frappé de la contradiction qu'il voyait entre les mémoires des briquetiers et le cube fort réduit des matériaux réels, il protesta. L'on s'informa discrètement.

Et l'on surprit des agents de la police municipale organisant le transfert des briques du musée vers des lieux champêtres où, aux frais du Reich, ils édifiaient à leur usage de coquettes villas, d'un style confortable. La « méthode » allemande serait-elle devenue plus simplement le « système D... » ?

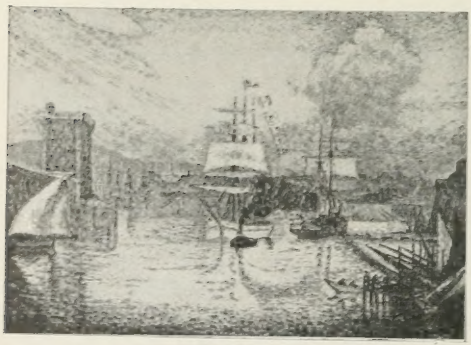
Au Salon des Indépendants

En accordant, pour la première fois, à la Société des Artistes Indépendants l'hospitalité du Grand-Palais, le ministre des Beaux-Arts devinait-il donc le puissant intérêt qu'allait offrir son trente et unième Salon? L'atticisme ingénieux de M. Léon Bérard, l'ouverture et la liberté d'esprit de M. Paul Léon faisaient là un coup de force; l'Institut, de rage, en dévorait ses poings : nous avons pensé voir une levée d'appuie-mains. Les Indépendants traités comme les officiels? C'était la fin de tout.

Or, le Salon qui s'ouvre confirme les heureuses indications qu'avait données le Salon d'Automne, première manifestation authentique du travail accompli pendant cinq ans. Toute une jeunesse laborieuse et qui pense se lève autour de la phalange héroïque d'antan, les Paul Signac, les Lucie Cousturier, les Paul Deltombe, les Louise Hervieu, têtes à principes, restées fidèles au dogme indépendant, — pas de jury, pas de récompense — et Bonnard, et Charles Guérin, et Urbain, et Van Dongen, et Lebasque et Maximilien Luce...

*

Pour ceux-ci, on sait leur talent. Ils sont en possession d'une autorité qu'on ne conteste plus. Dans des directions différentes, chacun d'eux a créé une formule viable et neuve. L'art sain, robuste, recueilli de M. Charles Guérin n'est pas l'art mâle, sensuel et solide de M. Paul Deltombe.



Paul Signac. Entrée du port de Marseille.

Mme Lucie Cousturier applique les mêmes procédés que M. Paul Signac, savant théoricien de l'analyse. Mais qu'a de commun la sensibilité toute directe de la délicate artiste avec la sobriété contenue, volontaire, objective du maître?

M. Urbain, qui n'a jamais si sûr de lui, expose, avec un exquis *pot de fleurs*, un *nu* voluptueux, très étudié et cependant heureux comme une pochade inspirée : son art est fort éloigné de celui de Mlle Louise Hervieu, frémissant, coloré, qui serait subtil si la subtilité n'affectait un caractère artificiel dont son talent spontané ne connaît pas l'apprêt.

Charles Guérin. — La coiffure.

Et M. Bonnard, plus juste, plus ferme qu'il ne fut jamais en restant aussi raffiné est, dans un émouvant et paisible *Intérieur*, un peintre de plein air autant que l'est M. Lebasque.

*

Mais, au contraire des autres Salons, l'intérêt véritable de celui des Indépendants n'est point dans les œuvres des maîtres. Elles en constituent, il est vrai, le diapason. Mais, issus d'elles, que de recherches juvéniles, que de tentatives intéressantes, que de talents en voie d'épanouissement, dont les téméraires affirmations, les véhémences, les brutalités provocatrices, témoignages d'une vitalité généreuse, forcent la sympathie, sans persuader toujours.

Les Salons des autres Sociétés sont vraiment des salons. Ils sont fermés, n'accueillent que gens choisis; l'on y affecte une tenue conforme au goût dominant. Le Salon des Indépendants, lui, est un atelier. L'on y est turbulent à l'occasion; mais on y remue des idées.

L'on y fait aussi des farces. M. Picabia traduit les *forces mécaniques de l'Amour* par une manière d'épure géométrique où se mêlent des carrés, des triangles et des cercles — qui ne sont pas même vicieux. Mais il n'y a point de mérite à faire des farces aux Indépendants.

Luc-Albert Moreau. — Dans la tranchée.

Leur comité n'est pas un jury.

Les hommes éminemment sérieux et dignes qui le composent réprouvent en leur âme ces fariboles sans esprit. Mais ils préfèrent avec raison voir la classe enfantine travestie en cubistes que sous son aspect réel d'élèves de l'atelier Cormon. Elle a du moins un petit air vivant.

*

Les « Cubistes » sont venus en force chez les Indépendants. Il en est de bons comme de méchants. Il est facile de les distinguer. Les seconds se contentent d'opposer de larges taches de couleur sans ordre apparent. Les premiers sont des dessinateurs.

Certaines études de l'anatomie humaine et de la structure des choses ont amené quelques artistes, dont la sincérité n'est pas suspecte, à emprunter le secours de la géométrie pour définir les masses. Leurs recherches, purs travaux d'atelier, n'offraient pas moins d'intérêt que celles que la plupart des vieux maîtres ont poussées dans le même sens.

En effet, elles ont fourni des résultats fort utiles. C'est à cette discipline sévère que s'est formée l'école nouvelle dont MM. Luc-Albert Moreau, Dunoyer de Segonzac, Vlaminck peut-être, sont les champions et seront les chefs.

*

Ils se réclament du Poussin. Ils renoncent à la succession de l'Impressionnisme, sans toutefois nier la valeur de son apport. Ils sont des « constructeurs »; ils s'intitulent des « conceptuels ». Comme Hokousaï, ils sont « fous de dessin ». Luc-Albert Moreau multiplie les études avant d'atteindre l'expression condensée, résumée, dépouillée, d'une forme ou d'un volume.

La nouvelle école veut « construire » — on eût dit autrefois, bonnement, dessiner. Sa probité, sa haute conscience méritent l'estime. Mais craint-elle, à l'exemple du Poussin, de devenir coloriste, et l'esprit de ses recherches apparaîtra-t-il aux yeux qu'enchantera toujours le sortilège impressionniste? Renoir, Manet, Degas, qui peignaient aussi, en construisaient-ils moins.

⁂

Toutes les idées, qui, chez les artistes jeunes, se résolvent en systèmes, ont droit d'expression chez les Indépendants. Tous les talents y parlent en liberté. Le placement des œuvres, auquel a présidé le dévoué secrétaire général, M. Igounet de Villers, atteste l'équité, l'impartialité absolue de la Société.

M. Fornerod, qui montre un haut goût dans deux portraits élégants et serrés — deux des rares portraits exposés chez les Indépendants — voisine avec M. Camoin, que sa palette a trahi. M. Zingg s'affirme intelligent disciple de Degas. M. Gilbert-Bellan est le prestigieux notateur des grouillements de foule. M^me^ Suzanne Valadon présente une poétique *Pastorale*.

Près des œuvres cézanniennes de M. Charlot, de M. René Durey, de M. Zinet, les toiles très « faites » mais scolaires qu'on admirerait chez les Artistes Français, détonnent un peu, par leur habileté froide, parmi les études à la fois plus gauches et plus verveuses, et parmi les morceaux vraiment libres qu'ont signés M. Seyssaud, M. Ladureau, M. Chanterou, peintre de plein-airs sensibles et frais, MM. Butler, gendre et petit-fils de Claude Monet, M. Edelman, M^me^ Selmersheim-Desgranges, M^lles^ Juliette Cambier et Bunoust, peintres de fleurs délicates, et M. Déziré, et MM. Valtat, Fer, Marque, d'autres encore...

Jules Zingg. — L'étude.

⁂

Les grandiloquences de certains artistes étrangers feront rire les uns, irriteront les

*

Van Dongen. — Le lévrier bleu.

autres. Elles prennent ici une valeur quasiment critique et documentaire. Elles sont l'erreur finale à laquelle aboutit toujours une idée juste quand, négligeant les contingences, on la conduit à sa dernière conséquence.

Reflétant les mouvements d'idées qui nous agitent, les cénacles étrangers, pour la plupart, n'en saisissent que les excès, qui se traduisent chez eux en œuvres étranges et démesurées. C'est là le plus nécessaire des contrôles : la légère accentuation d'un trait fait la caricature.

Ne nous hâtons donc pas de crier au génie. L'on a accablé de louanges intempérantes telle œuvre signée du docile élève d'une école des Beaux-Arts japonaise. C'est confondre un primaire avec un primitif. Il y a, chez les Indépendants, assez d'éléments de légitime intérêt pour ne leur point jeter le discrédit d'admirations outrées qui justifient le mot d'un homme raisonnable :

« Seigneur, gardez-moi de mes amis. Pour mes ennemis, j'en fais mon affaire. »

GUILLAUME JANNEAU.

Vernissage...

Le jour du vernissage du Salon des Indépendants, un jeune cubiste se détache d'un groupe et vient interpeller M. Paul Léon. Lui désignant une composition barbare où se discernaient deux colonnes supportant une boule trouée de deux taches noires, l'esthéticien proféra :

— M. le Directeur, souffrez que je vous instruise des fondements de notre art. Cette toile figure la Paysanne. L'auteur a voulu résumer la vie même. Ces yeux expriment le caractère passif de la femme des champs. Les deux colonnes que vous voyez traduisent sa force et son labeur. Nous ne demandons rien qu'à la nature...

M. Paul Léon, dans ses cauchemars, cherchait encore l'œil passif et les colonnes expressives.

M. Clemenceau, amateur d'art

Un homme descend du pouvoir, qui fut, aux heures sombres que connut la France, un drapeau. Mais d'autres diront l'importance politique de l'œuvre qu'accomplit Georges Clemenceau. En lui, le *Bulletin* ne veut connaître que l'amateur d'art, le lettré, l'esprit cultivé.

Il fut l'ami, fidèle comme il sait l'être, des maîtres impressionnistes. Mais, dévoué à leur personne, il l'était moins à leur talent. On sait qu'il refusa obstinément de conserver le buste que fit de lui Rodin. Il ne garda pas davantage le portrait que Manet peignit.

*

La seule œuvre moderne qu'il aime est un paysage vendéen, aux roches abruptes, signé de Claude Monet. En souvenir d'orages politiques aujourd'hui dissipés, M. Clemenceau l'appelait « le Bloc ». A l'époque où la *Justice*, le journal qu'il dirigeait, n'était pas sans inquiétude sur sa propre durée, M. Clemenceau craignit que le chef-d'œuvre ne fût mêlé à ses mésaventures. Il le rendit à Claude Monet. Puis l'alerte passa. L'homme d'Etat, rasséréné, reprit le « Bloc ».

*

M. Clemenceau, étant au pouvoir, reçut un jour la visite de Claude Monet. Le maître venait le prier d'arrêter les intrigues qui s'opposaient à l'entrée au Louvre de l'*Olympia* de Manet.

— Demain, fit le Président du Conseil, l'œuvre sera au musée.

— Demain? se récria le maître. Il faut aller chercher la toile, l'emballer, l'amener...

— Qu'à cela ne tienne! coupa M. Clemenceau. Dujardin-Beaumetz ira plutôt lui-même la prendre en voiture...

Et l'*Olympia* entra au Louvre.

*

A cet esprit de décision nos musées doivent d'autres enrichissements. C'est M. Clemenceau qui nous conserva la donation Armand Valton, offerte au cabinet des médailles. La veuve du donateur, s'associant au geste généreux de son mari, offrait d'abandonner l'usu-

fruit qui lui était laissé. Mais elle avait compté sans le fisc. Celui-ci voyait dans l'affaire une donation entre vifs donnant lieu à perception : Mme Valton trouva la plaisanterie amère et se refusa naturellement à payer à l'Etat le droit de lui faire un don de trois millions.

M. Clemenceau apprit la chose par M. Babelon qui n'en dormait plus.

— J'arrangerai cela, déclara-t-il.

Le lendemain, le conseil des ministres rendait un décret exemptant de l'impôt l'acquisition du legs Valton.

⁂

L'ancien président donna à ses collaborateurs un exemple qu'ils ne suivirent guère. Il jugeait abusif de maintenir dans les locaux administratifs des meubles et des objets d'art dont la place légitime était au musée.

Il fit déposer aux Arts décoratifs les fameux fauteuils, timbrés de la couronne et de l'aigle autrichiennes, seuls restes de la chambre de Marie-Antoinette aux Tuileries. Ils en avaient été distraits pour meubler Madame Mère quand elle vint occuper l'hôtel où le ministère de la Guerre allait s'installer plus tard.

⁂

M. Clemenceau, rôdant un jour dans les bureaux, découvrit d'énormes liasses poudreuses. Il s'enquit. On y reconnut le dossier des statuts corporatifs parisiens — documents inestimables.

— Aux archives de la Seine, ordonna-t-il.

On ne répliquait pas.

⁂

M. Clemenceau, le soir qui précéda la transmission de ses pouvoirs, eut un geste digne de sa haute culture. Le dernier ordre qu'il signa fut qu'on envoyât sans retard au Mobilier National, pour être répartis entre les musées, les bureaux d'écaille, les secrétaires garnis de bronzes, les commodes en marqueterie dont se servaient ses fonctionnaires.

Mais il n'y mit assurément point de malice. C'était le dernier souci d'une âme forte, dont les disgrâces de la vie politique n'altéraient plus la sérénité.

Les disparus

LE RETOUR DE LA CONFÉRENCE

L'entrée de l'*Atelier* au Louvre, événement important, évoque le souvenir d'une autre toile de Courbet, dont le destin fut moins glorieux. C'est le *Retour de la Conférence*, « grande toile comme celles qui sont préparées dans l'atelier d'Ornans, de 10 pieds sur 8, écri-

vait le maître à son père, ce tableau est... critique et comique au dernier degré!... »

Courbet le peignit à Saintes, en 1862, pendant un séjour au château de Rochemont, chez son ami, M. Baudry. L'œuvre, exécutée dans le plus grand mystère, devait figurer au Salon. Elle lui fut renvoyée « pour cause d'outrage à la morale religieuse » et ne put même paraître aux Champs-Elysées, chez les « Refusés ».

L'artiste n'était pas homme à déserter la bataille. Il proclama son dessein de continuer la série de la *Conférence* par un *Diner* où l'on verrait un curé, disputant avec son confrère, le jeter par la fenêtre, et par un *Coucher* où d'aimables servantes prépareraient le lit de « Messieurs ». En attendant, Courbet exposa le *Retour de la*

Conférence dans son atelier, où, pendant plusieurs semaines, défilèrent toutes les personnalités parisiennes.

Mais les amis du maître se trouvèrent divisés. Les uns, Desnoyers, Bürger, Castagnary, goûtaient l'esprit caustique de l'œuvre. D'autres, constatèrent certaines négligences de dessin dont l'artiste « âme faible dans un corps robuste » se refusait à convenir. « Vous parlez trop et vous ne peignez pas assez », écrivit Champfleury à Courbet, qui se fâcha. Ce fut l'origine de la rupture entre les deux amis.

Le *Retour de la Conférence* n'en eut pas un moins franc succès. Courbet s'entendait à l'entretenir. Et l'œuvre continuait à émouvoir les querelles politiques. On la revit, à l'Hôtel Drouot, le 9 décembre 1881, à la vente Courbet, où elle « fit » 15.600 francs; puis voici quelque vingt ans, chez Georges Petit. Elle n'y resta pas longtemps. Un jour un collectionneur vint, qui s'indigna, déclarant le tableau infâme, impie et scandaleux.

Il fut cependant vendu. Mais peu après, M. Georges Petit reçut un lettre de son premier visiteur, qui s'y déclarait heureux d'avoir acquis cette « cochonnerie » pour l'anéantir. Il semble qu'il ait fait comme il le dit. Le *Retour de la Conférence* serait donc disparu. Quant à son vainqueur, — un financier d'importance — il n'a pas encore été rejoindre au ciel les personnages du tableau.

Un exemple à suivre

Des amateurs et des artistes nantais viennent de former entre eux une *Société d'Initiative et de Documentation Artistiques* qui prétend : 1° Rassembler des ressources en stimulant la générosité des amis de l'art; 2° Acheter des œuvres modernes en recherchant surtout les talents nouveaux; 3° Informer le public de toute tentative artistique.

La Municipalité de Nantes subventionne la Société et lui concède, au Musée des Beaux-Arts, une salle où les œuvres acquises seront exposées pendant vingt ans. A l'expiration de ce stage — qui sera leur purgatoire, — la Société remettra à la ville, pour ses collections publiques, les œuvres élues.

L'initiateur de cet intéressant essai est M. Marc Helder, membre de la commission du musée de Nantes, lauréat du prix Goncourt, qui joint à son beau talent de romancier une culture artistique très avertie.

Nos richesses d'art et la Guerre

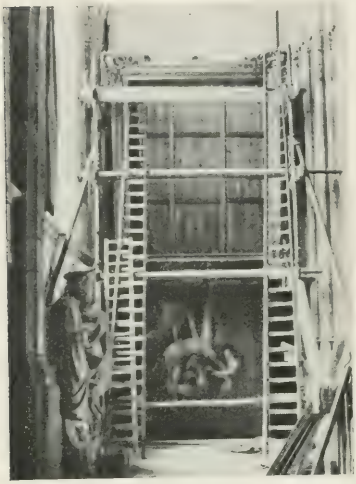
Les musées, les joyaux de nos églises du nord de la France n'étaient pas les seuls trésors que la guerre mît en péril. Ceux de nos dépôts qui se trouvaient dans la zône de combat, en deçà de la frontière nouvelle — réseaux barbelés et mitrailleuses — établie par l'envahisseur, n'y étaient pas moins exposés.

L'emballage d'une statue de Pajou et d'un buste de Carpeaux.

Dès la ruée *nach Paris* de 1914, le gouvernement avait ordonné l'évacuation des musées nationaux. Mais le temps et les moyens faisaient défaut pour effectuer, en province, la même opération. Puis la stabilisation du front, les espérances que mettait le haut commandement dans les offensives du 9 mai, puis du 25 septembre 1915 qu'il préparait et qui, toutes deux, échouèrent, enfin la certitude où étaient les militaires que l'Allemagne était épuisée autorisaient l'espoir d'une délivrance imminente.

Les prisonniers de guerre évacuent le Sépulcre de Pont-à Mousson.

Mais la bataille de Verdun, puis notre offensive de la Somme, allaient modifier les conditions de la guerre. Les réactions de la bataille prenaient une amplitude constamment accrue. L'administration des Beaux-Arts, moins crédule, réclama



La "dépose" d'un Rubens de Saint-Omer.

En effet, l'on divisa le front en trois secteurs. L'évacuation du secteur central, qui s'étendait de la Somme à l'Argonne, fut confiée à M. Collin, architecte en chef des Monuments historiques. Celle du secteur oriental, entre l'Argonne et la Suisse, fut conduite par M. Danis, ancien architecte de Versailles, aujourd'hui directeur des services d'architecture d'Alsace-Lorraine. Et M. Sabatté, ancien prix de Rome, reçut la mission de diriger le même service dans le secteur septentrional, de la Somme à la Belgique.

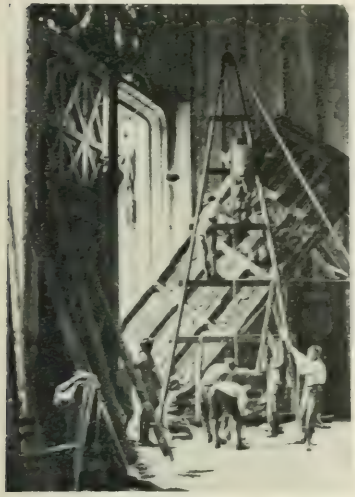
Des équipes de soldats auxiliaires, renforcés par des prisonniers de guerre, effectuaient les démontages, les emballages qu'on pouvait faire

des mesures de sauvegarde en faveur de notre patrimoine compromis.

LE SERVICE DE PROTECTION

Jusqu'alors elle s'était contentée de prendre, sur place, les précautions essentielles : d'épaisses murailles de sacs de terre protégeaient d'un bouclier puissant les plus précieuses des sculptures. L'on avait abrité dans les caves des musées et des dépôts publics les œuvres qu'ils possédaient. Mais ces mesures étaient insuffisantes. En octobre 1916, l'administration des Beaux-Arts exigea qu'un service particulier, relevant d'elle, eût mission d'évacuer sur des dépôts créés hors de la zône d'action les richesses d'art menacées.

Le transport du Rubens de Saint-Omer.



La "dépose" des portes de Saint Vulfran d'Abbeville.

sur place, et les transports. La tâche était lourde. Elle fut parfois périlleuse.

LES DÉPOTS

Chaque secteur établit des dépôts où les camions automobiles déversaient chaque jour d'inappréciables richesses. Ceux du secteur Nord s'installèrent dans les châteaux de Martainville et d'Eu, à Abbeville, puis à Arras. Ceux du secteur central furent constitués au palais de Chantilly et dans les caveaux du Panthéon. Le secteur oriental répartissait les œuvres sauvées entre le Carmel de Domrémy, la citadelle de Verdun, l'église de Brou et certains édifices de Dijon. Et Fontainebleau, Blois, Chateaudun, le Louvre même reçurent les collections dont on pouvait prévoir que la restitution serait tardive.

Là se rencontraient les objets les plus divers. Il arrivait parfois, dans les villes bombardées, que des particuliers réclamassent l'aide et l'hospitalité de l'Etat. Bien des bibelots sans intérêt encombrèrent les dépôts, confiés au service de protection par de vieilles dames alarmées : on y eut trouvé sans peine le crocodile empaillé d'Harpagon voisinant avec des vases en faux Rouen. Mais les chefs-d'œuvre y arrivaient en foule.

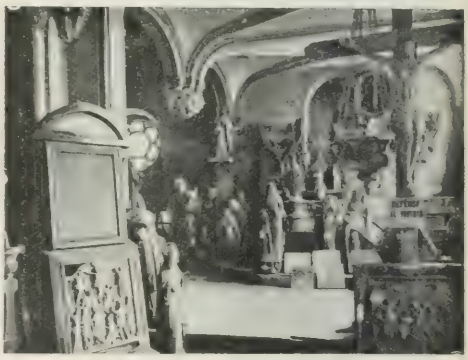
Le dépôt de Martainville.

Le Musée provisoire d'Arras.

LES ŒUVRES SAUVÉES

Au Panthéon, c'étaient les statues de Reims, la plupart, hélas! calcinées par l'incendie de septembre 1914, dépouillées de cet épiderme fragile et lumineux où s'exprimait l'art de nos vieux maîtres; c'étaient les musées d'Amiens, de Beauvais, de Calais, de Dunkerque, de Compiègne; c'était le célèbre et poignant *Squelette* de Ligier Richier; c'étaient les 145 caisses contenant les vitraux de la cathédrale de Reims, et les 22 caisses où sont déposés ceux de Soissons; c'étaient les boiseries, les statues, les tableaux, les objets d'orfèvrerie précieuse que les églises mutilées se disposent à recouvrer.

Le beau château de Dunois, à Chateaudun, est l'asile du musée de Bergues; Fontainebleau celui du musée de Reims, dépôt énorme; le château de Blois partage avec le Panthéon les musées de Compiègne et de Beauvais. Le monastère de Domrémy abritait les richesses d'art de la Woëvre : il vient de les lui restituer. Dijon possède encore les portes monumentales de la cathédrale de Beauvais, les collections municipales de Châlons, de Meaux, celles des églises lorraines et champenoises groupées dans certains dépôts annexes : Brou, Thenissey, Fontaine-Française.



Le dépôt d'Abbeville

L'AMÉNAGEMENT DES DÉPOTS

Soustraire ces chefs-d'œuvre aux risques de la guerre était quelque chose. Encore fallait-il assurer leur hygiène et leur conservation dans les dépôts qui les recevaient. L'on dut installer des moyens de chauffage pour y maintenir un climat égal et tempéré. L'on dut placer les toiles sur des épis qui les isolaient du sol et leur épargnaient les « chancis » que provoque l'humidité.

Le dépôt du Panthéon.

L'on dut ouvrir la plupart des caisses, aérer les toiles et les objets, tendre les tapisseries; les vitraux avaient généralement souffert du transport qu'ils avaient subi : leurs vieux plombs avaient cédé sous l'effort de disjonction résultant des secousses. L'on rétablit leurs panneaux, sur les deux faces desquels on colla des papiers qui les maintiendront.

Le dépôt du Panthéon.

LES RESTITUTIONS

L'armistice conclu, la

Un aspect du dépôt de Dijon.

Le dépôt de Chantilly, en 1918.

direction des Beaux-Arts entreprit sans retard de restituer aux établissements publics propriétaires les précieux dépôts qu'elle avait acceptés. Mais les moyens de transport sont réduits; les crédits ont perdu leur élasticité du « temps de guerre ».

D'autre part, les monuments dont proviennent les objets sauvés sont en cours de restauration et, privés de leur toiture, amputés d'un mur, percés de brèches béantes, ne peuvent accueillir encore les joyaux qui étaient leur parure.

Cependant certaines collections ont déjà repris leur place légitime : Calais, Dunkerque, Beauvais, Compiègne, ont recouvré leurs musées. L'œuvre se poursuit laborieusement, méthodiquement. Mais quand la France meurtrie renaîtra de ses ruines, il est pourtant de purs joyaux qui chercheront en vain leur abri traditionnel : il n'en subsistera que des pierres désordonnées, parmi lesquelles se jouent les herbes folles...

G. J.

Les clichés qui illustrent le récit qu'on vient de lire ont été pris, au cours de la guerre, par les opérateurs du Service Photographique de l'armée, qu'un arrêté ministériel récent a réuni au Service Photographique des Beaux-Arts. Ces clichés sont déposés aux archives des Monuments historiques.

Un coin du dépôt de Verdun.

Le cours de la Rue Madame

C'est une école de dessin pour les jeunes filles, une école de la ville. On y prépare aux examens des Beaux-Arts et de la Ville, au professorat de dessin, on y fait de la peinture. D'heureux résultats marquent déjà ses efforts. Au moment où s'élabore une régénération de nos méthodes d'enseignement, où les artistes et surtout les praticiens entrevoient une participation plus active et plus directe à la vie nationale, les galeries Bernheim-Jeune se préparent à montrer au public les œuvres des jeunes artistes formées à la bonne discipline. Mlle Louise Hervieu, qui fut elle-même élève du Cours de la rue Madame, et dont un beau livre encore sous presse attestera le sensible talent, a écrit pour le Bulletin *ces jolies impressions :*

Les locaux sont vastes, les murs sont nus; mais ils sont hauts. Quand les jeunes filles clignent des yeux, elles les voient couleur de perle ou du gris des tourterelles. Et le plafond a des arcades et les vitres sont nombreuses qui laissent entrer le jour et l'espace. Au reste, toute cette jeunesse rassemblée illumine autant que le plus beau soleil. Parfois, elles sont deux cents jeunes filles! La belle moisson que toutes ces chevelures, ces nuques inclinées, ces fines tailles ployées! Un épi est plus blond, plus droit et plus doré; c'est une enfant ardente que j'aime. Il en est trois de muettes, ce sont les plus empressées. Elles parleront quand même et elles entendent avec leurs yeux, c'est ce qui leur donne de si beaux yeux et des âmes palpitantes. Car il n'est d'inguérissable que la surdité du cœur.

Parmi ces belles jeunesses, les unes sont savantes et font de la géométrie pendant que d'autres lavent des aquarelles aux tendres couleurs de leurs rêves de jeunes filles. Celles-ci apprennent l'anatomie. Toutes décorent! Elles sont sages. Quand on aime l'Apollon, qu'est-ce qu'un pékin en chapeau melon! Quand on connaît les histoires de l'art et la vie des maîtres illustres, que pourrait nous dire un roman? Et les jeunes filles de penser : « On sait les plus belles histoires et qui, toutes, sont arrivées, au cours de la rue Madame! » Elles se soucient peu du tango, lui préfèrent les panathénées.

Les étudiantes viennent au cours avec leurs petites boîtes à dessin et dedans, une grosse mie de pain qu'elles émietteraient aux oiseaux frileux de l'hiver si elles n'écoutaient que leur cœur. Mais le devoir veut qu'elles la réservent pour effacer les traits téméraires ou hasardeux. Quand la séance est terminée, elles vont laver leurs mains noircies par le fusain et tachées de couleur à l'eau fraîche des

lavabos. Le noir s'efface, mais le rose demeurera aux doigts fins des jeunes filles du cours de la rue Madame!

Quelques-unes seront des artistes peut-être; d'autres, plus généreuses encore, ne se garderont rien et dispenseront tout à des élèves de leur savoir et de leur cœur. Elles passeront des examens redoutables et resteront modestes en en sachant autant que des architectes ou des ingénieurs.

Toutes seront de braves femmes, fidèles et sages parce qu'elles sont intelligentes, familiarisées avec le Beau et le Bon, et qu'elles n'ont pas peur de leur peine.

Madame Ormeau, tout en paix et en douceur, conduit le cours à ses destins. Quand une élève est en difficultés avec son dessin, Madame Ormeau trouve le joint et les remet d'accord. « Pas trop de noir », dit-elle en pensant qu'il y en a déjà dans la vie.

Et Mademoiselle Lévesque et Mademoiselle Bodin, pleines de science et de généreux dévouement, entraînent et contiennent, mais toujours encouragent le troupeau des jeunes filles du cours de la rue Madame!

Et l'on y garde le souvenir de la femme de génie qui donna ce sûr renom à un cours de jeunes filles! Madame Thoret qui avait (je prie que personne ne s'offusque) toutes les allures de Monsieur Clemenceau, mais qui portait des tailleurs gris, une frange blanche sur le front et ses nattes dans une résille. Elle portait aussi des conserves, à travers quoi elle voyait clair la vérité! Brusquement, comme pour un blâme, elle encourageait les timorées, les bien douées, était terrible aux incapables, aux présomptueuses, aux gâcheuses qui, faute de vrai savoir, jettent de la poudre aux yeux. Madame Thoret gonflait ses joues, puis soufflant l'air avec mépris, elles montrait la chose du doigt et disait pour toujours : « Ça, ce n'est pas du dessin, c'est de la potichomanie, c'est du galimatias double. »

Nous sommes quelques-unes qui en avions un peu peur, et qui lui devons ce que nous savons, et d'aimer le vrai à l'exception du faux.

En voyant maints jeunes gens fats ou du moins imprudents qui font les malins, raillent les anciens et se croient des maîtres parce qu'ils furent de mauvais élèves, qui n'ont pas grand cœur et seront toujours insuffisants malgré leur suffisance, on se dit : « Que n'y ont-ils passé, au cours de la rue Madame! »

Une ancienne, LOUISE HERVIEU.

La curiosité...

LA BAIGNEUSE DE COURBET

Gustave Courbet est l'homme dont on parle. Après l'*Atelier* et peut-être le *Retour de la Conférence*, la *Baigneuse* est la toile du jour. Elle quitte, en venant de Bruxelles, le sol de France : elle n'y fit qu'un bref séjour.

Courbet. — La Baigneuse.
(Collection de Sainctelette.)

Datée de 1866, Courbet l'avait peinte sur les bords de la Loue, dans un coin resserré de la vallée, sous un berceau de trembles et de saules. Une jeune femme nue, debout, frôle du bout de son pied l'eau de la source où elle s'apprête à se plonger, tandis que son bras droit, dans un prestigieux raccourci, retient sa fauve chevelure.

Boudin vit la toile à la vente Khahl Bey : il nota sur son carnet : « Peinture fine, nacrée, solide de ton et de modelé, d'un ton particulier, ni violet, ni rouge, ni gris. » L'œuvre entra dans la galerie de M. de Sainctelette, de Bruxelles, qui l'exposa, en 1878, au Cercle artistique, qui est le salon belge. Elle n'a quitté cette collection que tout récemment. On l'a vue chez MM. Bernheim-Jeune, qui viennent de la céder à un grand amateur de New-York.

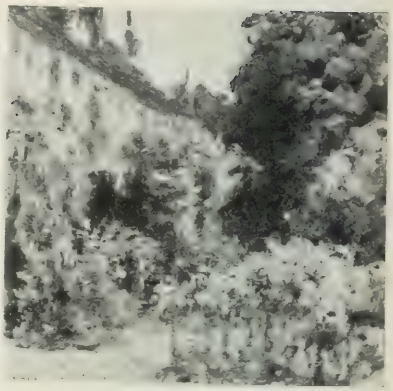
Renoir. — Nu.
(Collection Diéterle.)

UN NU DE RENOIR

L'un des joyaux de la collection qu'a formée Mlle Diéterle, le voluptueux *Nu* de Renoir quitterait, nous dit-on, l'intelligente galerie et la France en même temps. On nous affirme que le chef-d'œuvre aurait été cédé, pour un prix considérable, à M. St..., amateur norvégien.

Les Ventes futures

LA VENTE DU SALON D'AUTOMNE



Dès aujourd'hui, la vente que projette la Société du Salon d'Automne pour constituer son fonds de réserve se prépare dans les conditions les plus intéressantes. La plupart des artistes qui fourniront une de leurs œuvres se sont inscrits chez M. Durand-Ruel, qui met son dévouement et son expérience au service de la Société du Salon d'Automne, en vue des enchères du 21 février.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir dès à présent publier la première liste des dons qui figureront à cette vente. L'on y offrira un dessin de Forain, *la Chemise;* une impression en noir de Degas, *Deux danseuses;* une toile de Lucie Cousturier : *Fleurs des Champs;* trois toiles d'Odilon Redon : *la Vision, Brume, Vénus;* des *Promeneurs aux abords d'un château,* toile de Manguin; une *Rue à Saint-Tropez,* de Marquet; un *Berger* de Louis Charlot; une aquarelle de Berthe Morizot : *Jeune fille assise dans un jardin;* un pastel de K.-X. Roussel : *Paysage;* une toile de Courbet : *la Vague.*

Enfin le maître Claude Monet, président d'honneur, donne à la Société une de ses dernières toiles : sa *Maison de Giverny,* et MM. Bernheim-Jeune ont offert un *Portrait* par lui-même de l'ancien président d'honneur du Salon d'Automne, Eug. Carrière. Nos lecteurs auront plaisir à trouver ici les reproductions de ces deux derniers chefs-d'œuvre.

Ici...

DES CROIX

— La promotion de la Légion d'Honneur, au titre des Beaux-Arts, est parue. Elle comporte une série de noms fort sympathiques :

Le maître Forain reçoit la rosette d'officier; les services qu'il a rendus pendant la guerre ne seraient pas étrangers à une distinction que justifiait son grand talent. En même temps que lui, M. Pech, sculpteur, est confirmé dans ce grade, et M. Thoumy, architecte en chef des bâtiments civils, secrétaire général de la Société des Artistes Français, change son ruban pour la rosette. Enfin, pour « services rendus aux musées nationaux », le bienfaiteur du Louvre, aussi discret que généreux, M. Jacques Zoubaloff, est promu officier de l'ordre national.

Parmi les nouveaux chevaliers, relevons les noms de MM. Jean Guiffrey, conservateur des peintures au musée du Louvre; Leroux, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts; Foucart, directeur de l'Institut français d'archéologie du Caire; Couderc, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale; Vuaflart, conservateur du cabinet des gravures à l'Université de Paris; Rapine, architecte en chef des Monuments historiques; Moullé, chef du bureau des Travaux d'art à la direction des Beaux-Arts; Giacometti, critique d'art, auteur de l'intéressante *Vie de Houdon*; R. du Gardier, René Piot, Raymond Woog, Schmied, Laffredo, tous cinq peintres; Charles Jouas, aquafortiste; Michelet, statuaire; Massoul, céramiste.

UN MUSÉE DU COSTUME

— Un musée du costume vient de se créer : l'initiative en est due à la Société de l'Histoire du Costume, présidée par MM. François Carnot et Maurice Leloir, qui la fondèrent avec Detaille et le regretté Maurice Maindron. Les collections seront offertes à la Ville de Paris. Elles seront exposées, pour une partie du moins, dans leur hôtel particulier, 32, rue Beaujon, où M. Poincaré les a inaugurées.

AU MUSÉE RODIN

— Le musée Rodin vient de recevoir un don très important. M. Carlos Madariaga, citoyen argentin, a offert à ce musée, en

hommage d'affection pour la France et en témoignage d'admiration pour le maître, le moulage du haut relief servant de base au monument du grand patriote argentin Sarmiento, érigé à Buenos-Aires.

Ce haut relief représente Apollon écrasant le serpent Python, symbole du rôle joué dans la république sud-américaine par ce grand homme d'Etat, le Gambetta argentin.

L'œuvre est exposée dès aujourd'hui dans le musée monumental de l'hôtel Biron.

*

— Une agréable nouvelle pour les artistes : dans la séance qu'elle vient de tenir, la Société Coloniale des Artistes Français, réunie sous la présidence de son fondateur M. Louis Dumoulin, qu'assistaient MM. Ruffe, Jean Béraud, J.-J. Rousseau, a décidé de rétablir les prix destinés à envoyer les artistes lauréats dans nos colonies : Indo-Chine, Afrique occidentale et équatoriale, Madagascar et Maroc. Les lauréats sont choisis parmi les exposants des Sociétés des Artistes Français, de la Nationale et du Salon d'Automne.

Dans la même assemblée, la Société, acceptant à l'unanimité le rapport financier de M. Gaston Bernheim-Jeune, trésorier, a admis parmi ses membres MM. Fouqueray, Pinchon et Marx et décidé, sur la proposition de M. Dumoulin que les noms de ses membres tombés au champ d'honneur, figureront aux catalogues des expositions de la Coloniale.

— L'Académie des Beaux-Arts a accepté la donation de cent mille francs que fait le prince Roland Bonaparte, membre de l'Institut, en faveur de la création, à Madrid, de la Villa Vélasquez, annexe future de la Villa Médicis.

— Le comité de la Société des Artistes français vient de procéder au renouvellement de son bureau. Il a nommé par acclamations le président sortant, M. François Flameng, président d'honneur de la Société, et a élu : *président :* M. Victor Laloux, membre de l'Institut; *vice-présidents*, MM. Renard et Gardet; *secrétaire rapporteur*, M. Saubiès; *trésorier*, M. Blavette; *secrétaires*, MM. Barillot, Boisseau, Pascal et Mignon.

— Les fouilles que pratique en Provence M. Jules Formigé, architecte en chef des Monuments historiques, ont exhumé de précieux vestiges. Outre des statues d'Hadren, de Tibère, de magistrats consulaires, tout un réseau de voies romaines desservant les grands ouvrages d'art a été découvert.

— On annonce le décès du peintre G. Charles Rivière, élève de Bergeret, secrétaire de la fondation Taylor et sociétaire hors concours des Artistes Français.

— Le Salon des Indépendants s'est ouvert le 28 au Grand-Palais. — Au pavillon de Marsan comme au musée Galliera, les expositions en cours restent ouvertes. — A signaler : chez Georges Petit, du 1er au 15 février, l'exposition des peintures de Leverd; chez Allard, du 9 au 28 février, celle des œuvres de Henry Gaulet; chez Druet, l'exposition du groupe Luc-Albert Moreau, de Segonzac, Alix, etc.; à la galerie La Boétie, à partir du 4 février, celle des Peintres du Paris moderne; chez Bernheim-Jeune, du 4 au 15 février, l'exposition des élèves d'un cours municipal de dessin. — L'exposition annuelle du cercle Volney s'est ouverte et durera jusqu'au 20 février. — L'exposition de la Peinture moderne, ouverte chez Devambez, sera close le 12 février. — Et le 3 février s'ouvrira, dans les galeries La Boétie, l'exposition des Peintres du *Paris Moderne*.

— L'exposition internationale des arts décoratifs modernes, prévue pour 1922, semble devoir être retardée d'un an. Les difficultés de toute nature que rencontrent les artistes, et d'autre part l'établissement de leur programme commun, justifient cette détermination.

— Le musée de Maisons-Laffitte accueille de nouveau les visiteurs. Il s'est enrichi des dépouilles du Louvre en lui cédant, par réciprocité, quelques toiles très Bolonaises. Il réclamait des meubles. M. Migeon s'est énergiquement refusé à dépouiller son musée.

— En même temps que seront replacés, dans l'église Saint-Gervais, à Paris, les précieux vitraux de Jean Cousin et de Pinaigrier déposés au Petit-Palais, l'on remplacera les banales verrières du transept par de nouveaux vitraux qui évoqueront la chute de l'obus tragique. Leur exécution serait confiée à l'artiste qui restaura les vitraux classés.

...et ailleurs

L'ART EN ÉQUATIONS

Sir Theodore Andrea Cook a médité la « théorie de la spirale » chère à Vitruve et à Léonard de Vinci, pour aboutir aux conclusions suivantes, d'accord avec l'archéologue américain Jay Hembidge : le corps d'un homme parfait est tel que, placé dans un rectangle, les bras ouverts, la hauteur soit à la largeur comme 2 à 2.236, c'est-à-dire comme 2 à la racine carrée de 5. On vérifie cette règle de la beauté mathématique, dit-il, dans l'architecture du Parthénon.En somme, c'est la *sectio divina* de Léonard, jadis héritée, par les Grecs, de l'Egypte, patrie de la géométrie. Donc, avis aux sculpteurs. On avait déjà depuis longtemps parlé du nombre de 1.618.034, clé magique de la pure proportion du corps humain et des Pyramides, et désigné, en bref, par le *Phi* grec, première lettre du nom de Phidias. Faut-il y renoncer devant la théorie nouvelle? M. Hambidge, directeur de la revue d'esthétique scientifique : *Diagonal*, est-il sûr de ses chiffres? Tout ceci est bien angoissant. Et Rodin est mort qui eut peut-être pu nous renseigner. Je conseille à ceux que la question passionne de relire le 13e livre des Eléments d'Euclide. Ils y rencontreront sur ce point troublant, toute une théorie de dynamique symétrique et harmonieuse qui pourra peut-être les satisfaire.

POUR EN FINIR AVEC LE DOUTE

— A Livourne, le peintre Gabriello Gabrielli se fait sauter la cervelle. Son œuvre « paradoxale, baudelairienne, satanique » suscitait des polémiques violentes. Il en vint à douter de son talent. Impuissant à se rassurer, il a préféré mourir.

UNE AMIE DES ARTS

— La princesse Emilia Doria Pamphili est morte récemment à Rome. Elle survit en le buste, justement célébré, que signa le statuaire Canonica et qui est conservé à la Galleria d'Arte moderna.

« MODERN DEKORATIVE KUNST »

— Nombreux sont les journaux allemands qui insistent sur l'organisation ultra-méthodique des groupements d'artistes créateurs de modèles et de fabricants. L'effort est considérable. On se flatte d'en

montrer les résultats à la foire de Leipzig. Où en sommes-nous? L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes est reportée à 1923. Craignons le réveil désabusé.

MUSÉES

— Vient d'entrer au musée de Strasbourg, parmi d'autres legs, une gravure de Weiss : *Réception de Louis XV devant la Cathédrale.*

UNE FRESQUE INCONNUE

— On vient de trouver, à St-François de Ravenne, sous des enduits, un portrait, à fresque, du Dante. L'attitude est identique à celle qu'on voit au poète, dans le bas-relief du tombeau exécuté par Marco Lombardo. Cet événement artistique se produit au moment où Rome offre à Ravenne une porte de bronze pour remplacer la porte de bois qui fermait la chapelle où repose l'Alighieri.

L'IDENTIFICATION DES TAPIS MAROCAINS

— Le Sultan Moulaï Yousef vient de promulguer un « dahir » établissant une estampille d'Etat pour garantir l'authenticité d'origine, la bonne qualité et le caractère indigène des tapis marocains. Cette estampille sera le sceau dit « Sceau de Salomon », appliqué, au revers du tapis, à l'encre grasse avec le mot *Maroc.* Seuls les tapis de laine, chaîne et point, — faits à la main, et de couleurs végétales ou animales, en seront marqués. Les motifs décoratifs devront en être, préalablement, déposés au Musée officiel des industries indigènes.

PETITES NOUVELLES BIEN CURIEUSES

Paysage. — Il reste encore, dans la Manche espagnole, des moulins que l'on assure contemporains de Don Quichotte. Le critique d'art Rafael Altamira va réussir à les faire classer comme monuments historiques. Il a raison de penser qu'ils ont, en un sens, autant de valeur que la cathédrale de Burgos et la Lonja de Valencia.

Musique. — Les fermiers de Louisville (Kentucky) viennent de s'apercevoir que le jazz-band phonographié et joué aux poules, active sensiblement la ponte des œufs.

Peinture. — Un londonien, peintre en bâtiments, vient d'inventer un procédé grâce auquel les ouvriers qui peignent les omnibus, peuvent

réaliser en deux minutes et demi l'ouvrage qui leur imposait hier encore, deux heures et demie de coups de pinceau.

Hogarth et le corsetier. — On se souvient peut-être de la « ligne de beauté » dont parlait souvent Hogarth. Sur ces trois mots, il bâtissait toute une théorie esthétique. Un corsetier de Bond Street s'en est souvenu, et, dans sa vitrine comme dans ses annonces, pour assurer le succès de ses « artifices élégants », il affirme avoir retrouvé la ligne de beauté chère à l'artiste d'autrefois.

*

— Le *Shinro Club*, de Kobe (Japon), vient d'organiser une exposition des eaux-fortes de Louis Godefroy. Ces gravures représentaient, pour la plupart, des paysages du Japon, de la Chine et des Indes et cette interprétation de l'Asie par un artiste européen a intéressé les amateurs japonais.

— L'exposition des œuvres de Vallotton, chez M. Tanner, à Zurich, a été très remarquée.

— Un dernier renseignement : Restent exposées, depuis des siècles (et déjà signalées par des navigateurs du XVIII^e^ siècle), des statues de pierre, idoles sauvages qui bordent, sur une grande longueur, la côte de certaines îles polynésiennes et melanésiennes. M. Scoresby Routlege, de Londres, qui vient de visiter ce curieux musée sous le ciel, ne demande-t-il pas que les nations civilisées nomment quelques gardiens, sans que le bicorne de ceux du Louvre soit exigible? Ces gardiens devraient être plus honnêtes que ne le sont, présentement, ceux des mosquées de Constantinople. Ces derniers, mal conseillés par les difficultés de la vie, cèdent de plus en plus à la tentation de vendre les objets d'art qu'ils sont chargés de surveiller. Si on les congédie, leurs remplaçants imitent aussitôt leur exemple. Tout au contraire, ceux, — très loyaux, — de la cathédrale de Milan, ont été, à la suite des dernières émeutes, doublés en nombre autour du corps momifié de Saint Charles Borromée. Et ils n'en font pas commerce.

PHILATÉLIE

— La République de San Marin lance un timbre-poste. Il sera vendu au profit de son hôpital civil. — La Belgique prépare un timbre où l'on verra les ruines de Termonde.

PASCAL FORTHUNY.

Les derniers moments de Renoir

Rien n'est indifférent de ce qui touche un grand artiste. L'anecdote que nous transcrivons, et dont nos lecteurs nous pardonneront le caractère douloureux, marquera du moins la fidélité du maître à ses premières sympathies artistiques :

Comme le notaient les « Renoiriana » d'un précédent numéro, Dollfus est le nom d'un des premiers amateurs de Renoir. Dans son délire, où ne disparut pas toute lucidité, ce nom servit au peintre à désigner les choses les plus diverses, — le ballon d'oxygène, le feu et généralement n'importe quoi. Le chauffeur de son auto, l'italien Bistolfi, chargé d'entretenir dans la chambre du malade la température convenable, était devenu Bisdollfus et, par exemple, Renoir lui disait : « Bisdollfus, activez un peu le dollfus. »

Paroles

UN SAGE

Le bon peintre I..., — ce n'est pas M. Ingres, — était en délicatesse avec son propriétaire. Moratoire, termes échus, cherté de la vie...

Il était à son chevalet quand le propriétaire survint.

— Monsieur, vous n'avez rien payé.

— Rien.

— Comptez-vous payer?

— Hé! hé!

— Mais quand?

— Monsieur! fit le peintre indigné. Sachez que je suis un artiste, et non point un prophète.

*

AU LOUVRE

Louise escortait au Louvre sa sœur Jeanne. Séduite par un dessin d'Ingres, celle-ci s'arrête, ouvre son album et commence à crayonner.

— Tu vas dessiner longtemps, Janine?

— Une demi-heure.

— Une demi-heure!... Alors moi, pendant tout ce temps, qu'est-ce que je vais faire?

MAISON DE CONFIANCE...

Lu, rue de Rennes, sur une étiquette accompagnant une pendule aux « Trois Grâces » :

— Je certifie que cette pendule est bien de mon époque.

Signé : Louis XVI.

SALON DES INDÉPENDANTS

Pierre Bonnard. — Intérieur.

Le Gérant : Desportes

Moderne Imprimerie, Loth, Dr, 37, rue Gandon, Paris.